

Hobbes et l'écriture entre les lignes

Colloque "Censures et Subversions"

Mons, 10-12 décembre 2009

Toute sa vie, Thomas Hobbes a du faire face à la censure. Dès 1640, la diffusion sous forme manuscrite, en pleine guerre civile, des *Elements of Law* - traité monarchiste qui défendait le pouvoir absolu et indivisible du monarque contre les revendications du Parlement - soulève de vives critiques et contraint Hobbes à l'exil en France. Ce n'est que loin de son pays qu'il peut continuer à écrire sans craindre pour sa vie ; le *De Cive* (1642) et le *Léviathan* (1651) ont ainsi été rédigés en France. Peu après le retour de Hobbes en Angleterre, le roi Charles II décide d'interdire la publication de ses oeuvres morales et politiques afin de mettre fin aux interminables controverses qu'elles suscitent. Ce qui n'empêche pas ces écrits de circuler sous le manteau... Mais la censure émane aussi de l'Eglise : entre 1649 et 1709, plusieurs ouvrages de Hobbes sont mis à l'index. Le *Léviathan*, écrit en 1651 en langue anglaise et repris en latin en 1668, a connu ce même sort pour au moins deux thèses intolérables aux yeux de l'Eglise : l'impossibilité pour la raison de démontrer l'existence de Dieu et la subordination du pouvoir religieux au pouvoir temporel ; l'Eglise condamne également l'interprétation "stupide, fausse et impie" des textes sacrés qui y est faite¹.

Hobbes est également confronté à une forme de censure plus diffuse, mais non moins violente. Les accusations auxquelles il doit faire face après la parution du premier *Léviathan* sont si nombreuses et si véhémentes qu'il doit à de très nombreuses reprises prendre la plume pour tenter de se défendre². Les adversaires viennent de tous les camps : les partisans du Parlement, les royalistes qui l'ont jugé déloyal vis-à-vis du Roi Charles Ier lors de la dictature de Cromwell, et enfin, surtout, les gens d'Eglise, prêtres et croyants, qui lui reprochent son immoralisme, son impiété, voire son athéisme. L'opinion qui se répand alors concernant sa vie et ses idées est si infamante que Hobbes peut craindre à juste titre d'être mis au ban de la société, pas uniquement par les théologiens les plus obtus, mais également par de nombreux scientifiques qu'il considère comme ses pairs. Il est d'ailleurs exclu de la Royal Society, société scientifique qui est un précieux moyen de diffusion des idées à son époque. A la lecture des nombreuses réponses de Hobbes aux reproches des théologiens et des scientifiques (en particulier Bramhall et Wallis), on perçoit qu'il avait un certain goût pour la joute verbale et qu'il ne renonçait pas à exprimer des idées dissidentes, mais on devine aussi toute son amertume de ne pas être reconnu par ses pairs, lui qui aurait tant aimé être enseigné à l'Université...

¹ Voir décret de la Congrégation de l'Index du 12 mars 1703.

² Voir en particulier l'Appendice du *Léviathan* de 1668.

Hobbes n'a pas seulement subi la censure, il l'a également théorisée. On sait qu'il accorde à l'Etat un pouvoir quasi-illimité d'interdire tel enseignement ou telle expression d'idée³. Mais le système hobbésien ne donne à l'Etat aucune raison d'utiliser ce pouvoir, excepté pour la préservation de la paix et de la sécurité. Hobbes dit explicitement dans *The Elements of Law* que c'est le devoir du souverain, en vertu de la loi de nature, de laisser à l'homme autant de liberté qu'il est possible sans dommage pour le public. Par contre, il s'oppose radicalement à toute censure émanant d'un groupe de citoyens indépendant de l'Etat, qui entendrait réguler à sa manière la liberté d'expression et diriger les actions des hommes. L'Eglise, par exemple, peut enseigner ses dogmes aux croyants, mais elle ne peut jamais dicter les comportements des gens à l'intérieur de l'Etat. Les actions de l'Eglise elle-même doivent être soumises au pouvoir civil, non seulement en matière de culte, mais aussi pour tout ce qui implique le fait de parler ou d'écrire. Elle doit toujours agir sous le contrôle de l'Etat, qui exerce ainsi un pouvoir absolu sur les *actions* de tous ses sujets, sans exception⁴.

Un certain nombre d'écrits de Hobbes visent à combattre l'emprise de l'Eglise sur les citoyens. Dans *Relation historique touchant l'hérésie et son châtement*⁵ (1656, paru en 1680), Hobbes tend à démontrer, analyse historique à l'appui, qu'il n'y a plus aucun fondement juridique aux poursuites pour "manquement aux enseignement officiels de l'Eglise établie". Seul le souverain peut imposer un culte, toujours extérieur. La notion même d'hérésie perd son sens. Par cette analyse, Hobbes cherche bien sûr à défendre son *Léviathan* des accusations d'hérésie, de sacrilège et de blasphème portées par les évêques et les presbytériens. Mais au-delà du réquisitoire *pro domo*, ce texte est un bel exemple d'historicisation d'une notion pour la rendre inoffensive. Travail critique qui bénéficie à la liberté de philosopher de tous.

Un peu plus tard, dans *Monsieur Hobbes considéré dans sa loyauté, sa religion, sa réputation et ses moeurs*⁶ (1662), Hobbes attire l'attention sur l'opinion : c'est l'Eglise qui, plus que toute autre instance sociale, contribue à la façonner et à la disposer vis-à-vis du pouvoir suprême. En conséquence, Hobbes énonce des principes relatifs au rôle et à la place des clercs dans la république, à la latitude d'action que le souverain peut leur reconnaître⁷. Bref, il semble bien que, pour Hobbes, le véritable ennemi de la liberté de conscience et d'expression ne soit pas tant l'Etat, que l'Eglise. Celle-ci prétend imposer la vérité là où l'Etat ne se mêle que des actions et de leurs effets sur la préservation de la sécurité. La vraie intolérance est du côté de l'Eglise ; sa censure et son emprise sur les consciences est inacceptable pour un philosophe comme Hobbes. La seule censure qu'il peut accepter est celle exercée par l'Etat, en tant qu'elle vise moins à museler les citoyens qu'à restreindre les prétentions de l'Eglise⁸ et à préserver la paix civile.

³ La croyance ou la pensée des individus étant par nature toujours libres (la contrainte n'a pas de prise sur elles), l'interdiction concerne uniquement des comportements. La distinction entre pensées et actions est ici cruciale.

⁴ Ce qui n'est pas incompatible avec une large tolérance religieuse vis-à-vis de toutes les doctrines qui ne menacent pas la sécurité de l'Etat.

⁵ In Thomas Hobbes, *Textes sur l'hérésie et sur l'histoire*, Trad. Franck Lessay, Paris, Vrin, 1993.

⁶ In Thomas Hobbes, *Textes sur l'hérésie et sur l'histoire*, *op. cit.*

⁷ Voir sur ce point l'introduction au texte par Franck Lessay.

⁸ Ou de toute autre faction qui s'arrogerait le droit de diriger les hommes.

Déjouer la censure

Etant donné ce contexte de censure latente et la radicale nouveauté de son propos, il est fort à parier que Hobbes s'est méfié de la réception qu'aurait un livre comme le *Léviathan* et qu'il a donc veillé à dissimuler ses idées les plus choquantes pour le public⁹. Nous pouvons ainsi supposer, avec Leo Strauss¹⁰, que Hobbes a usé de techniques d'écriture lui permettant de déjouer la censure tout en exprimant, de manière cryptée, à l'adresse d'un certain public capable de *lire entre les lignes*, des idées neuves et peu consensuelles. Disperser les éléments d'une argumentation dans différentes parties du texte, mener à l'absurde des propositions orthodoxes, laisser coexister des contradictions entre ses affirmations, modifier l'acceptation de termes traditionnels, utiliser des expressions équivoques, exposer des opinions hétérodoxes dans des parties moins exposées du texte ou garder le silence sur une question particulièrement sensible¹¹ : toutes ces "bizarreries" du style peuvent indiquer l'existence d'un second texte ("ésotérique") derrière le premier ("exotérique").

Si l'on applique cette grille de lecture au *Léviathan*, on obtient deux versions sensiblement différentes, mais qui s'articulent néanmoins dans leur dimension pratique d'émancipation. Qu'il s'adresse à la foule ou aux sages, Hobbes ne perd jamais de vue son objectif : libérer les esprits des peurs asservissantes et créer les conditions idéologiques d'une politique débarrassée de toute tutelle théologique.

Message exotérique

La version exotérique du *Léviathan* acquiert toute son importance si on la considère non pas uniquement comme un masque protecteur, mais aussi et surtout comme une première étape dans un travail de réforme des mentalités. Il s'agit bien ici, comme l'a montré David Johnston¹², de transformer la culture populaire en commençant par une réforme intra-imaginaire, c'est-à-dire par la modification des croyances religieuses à partir de sa source principale, la Bible.

Cette relecture du texte sacré nécessite cependant quelques présupposés théoriques pour bien en saisir la légitimité, voire l'urgence. Ces présupposés – exposés dans le *Léviathan* – concernent l'origine de la religion en général et l'histoire d'une religion bien particulière : le christianisme. Ce n'est qu'au bout de cette analyse du contexte historique et culturel que le lecteur sera à même de comprendre la nécessité d'une réinterprétation de la Bible.

Le premier point - l'origine de la religion - requiert un petit détour par l'anthropologie. On présente souvent l'homme du système hobbesien comme un être

⁹ Même si ces précautions ne suffirent pas à le mettre à l'abri des reproches et accusations

¹⁰ Leo Strauss, *La critique de la religion chez Hobbes. Une contribution à la compréhension des Lumières (1933-1934)*, Trad. Corinne Pelluchon, Paris, PUF, 2005.

¹¹ Voir Leo Strauss, *La persécution et l'art d'écrire*, Trad. Olivier Seyden, Paris – Tel Aviv, Editions de l'Eclat, 2003 (1ère édition en 1952).

¹² David Johnston, *The rhetoric of Léviathan. Thomas Hobbes and the politics of cultural transformations*, Princeton, Princeton University Press, 1989.

rationnel, capable de calculer et de prendre des décisions en conséquence, sorte *d'homo economicus* à l'œuvre dans la théorie du contrat social. A bien y regarder, le portrait de l'homme dressé par Hobbes dans la première partie du *Léviathan* est plus nuancé : la raison est certes une potentialité de la nature humaine, mais elle est loin d'être toujours actualisée... Les hommes sont paresseux et pour répondre à leurs questionnements, ils préfèrent souvent des explications imaginaires à une recherche rigoureuse des causes. Si bien que la plupart des hommes cultivent l'ignorance, l'irrationalité et même la folie, plutôt que la raison.

C'est en réalité cette tendance qui est à l'origine de la religion. Ignorant les causes de leur bonheur comme de leur malheur, les hommes sont terrorisés de ne rien maîtriser et « *inventent pour eux-mêmes toutes sortes de forces occultes ; ils restent effrayés par leur propre imagination ; ils les invoquent dans les périodes de désespoir et aussi les remercient au moment d'un succès inespéré, faisant des créatures de leur propre fantaisie, leurs dieux* »¹³. La multiplicité et la diversité des fantaisies entraînent un nombre incalculable de dieux différents. « *Et cette peur des choses invisibles est le germe naturel de ce que chacun pour soi appelle religion, et qu'on appelle superstition chez ceux qui vouent un autre culte à ces forces ou les craignent différemment* »¹⁴.

Ce phénomène psychologique a des répercussions politiques : « *Ce germe de religion a été remarqué par beaucoup et, parmi eux, certains ont été portés à le nourrir, l'élever, à lui faire prendre forme de lois, et à lui ajouter n'importe quelle opinion de leur invention au sujet d'événements futurs, grâce à quoi ils pensaient être mieux à mêmes de gouverner les autres et de faire, pour leur propre compte, le meilleur usage de leurs propres puissances* »¹⁵. C'est là tout le problème théologico-politique. Hobbes ne cesse de dénoncer cette exploitation de l'ignorance, de la peur et de la crédulité des hommes. La religion a été développée pour obtenir la soumission de la masse. Elle permet à certains hommes d'asseoir leur pouvoir. Religion et politique ont donc bien souvent été liées dans une entreprise de domination de la foule.

Quant à la « religion du Christ », à première lecture, elle apparaît comme faisant exception par rapport à cette explication de l'origine de la religion. Le christianisme ne serait pas une invention des hommes ; il serait cette religion « révélée », c'est-à-dire inspirée de la Parole de Dieu lui-même telle qu'elle a été communiquée à ses prophètes. Ainsi les souverains civils qui se revendiquent chrétiens obéissent-ils aux commandements de Dieu à travers la voix de ses prophètes, via la Bible. Nous aurions donc là une religion « vraie »¹⁶, par opposition aux religions païennes, pures inventions à visée politique.

Cependant, ce partage est tout de suite brouillé par Hobbes, puisque l'histoire du christianisme n'est pour lui que l'histoire de la lente mais profonde corruption de la religion vraie. A force d'avoir entretenu l'ignorance de la foule et d'avoir cultivé des doctrines obscures, étrangères au christianisme, dans leur unique intérêt, les prêtres ont réussi à détourner les hommes de l'obéissance au monarque autant qu'à Dieu, et ont

¹³ Hobbes, *Léviathan*, Trad. Par G. Mairet, Paris, Gallimard, Folio Essais, 2000, chp. XI, p. 197-198.

¹⁴ Idem. Notons au passage cette formule choc de Hobbes qui renvoie dos à dos religion et superstition : la superstition, ce n'est jamais que la religion des autres !

¹⁵ Idem.

¹⁶ Hobbes, *Léviathan*, op. cit., chp. XII, p. 213-214.

fini par constituer un pouvoir concurrent extrêmement nocif pour l'autorité de l'Etat. Par l'ambition des prêtres, sont nés les schismes, puis les guerres de religions, les massacres, les soulèvements continuels, etc. jusqu'à un état de barbarie¹⁷.

Pour sortir du fanatisme, de la bêtise et de la guerre, la méthode de Hobbes va consister à montrer comment tous ces mensonges ont été « tissés »¹⁸, comment les inventions ont été construites, et à qui elles profitent. Pour retrouver l'essence du christianisme, il faut le purger de tous les ajouts qui l'ont peu à peu dénaturé : en identifiant leur provenance, en démontrant leur fausseté et en révélant à qui ces erreurs profitent, le lecteur ne pourra plus douter de l'opposition entre ce fatras d'adjonctions et la religion originelle¹⁹.

Dans cette généalogie des illusions, Hobbes pointe plus particulièrement trois d'entre elles²⁰, auxquelles il oppose des thèses théologiques fort peu orthodoxes.

Hobbes s'oppose d'abord à l'idée d'immortalité de l'âme. Manipulée par un clergé séparé du pouvoir temporel, cette croyance est en effet devenue une arme redoutable aux mains des prêtres, qui menacent les âmes de tourments éternels en enfer... Pour Hobbes, la notion même d'âme séparée du corps n'a pas de sens : il n'y a que la vie du corps, et pas d'immortalité avant la résurrection par la grâce de Dieu²¹. La Bible ne nous dit pas autre chose : A la mort, on meurt corps et âme, pour ne ressusciter corps et âme que le jour du Jugement. On est alors soit damné et l'on meurt à nouveau « une fois pour toutes », soit sauvé et l'on connaît la vie éternelle par la grâce de Dieu. Il n'existe donc ni purgatoire, ni tourments éternels, ni Enfer, ni Paradis, ni fantômes, ni morts-vivants ; l'exorcisme est une pure duperie, tout comme l'invocation des morts et la doctrine des indulgences. Et voici ôté au clergé l'un de ses moyens de pression les plus efficaces.

Hobbes s'oppose ensuite à la théorie selon laquelle l'Eglise incarnerait le « Royaume de Dieu » annoncé dans la Bible, le clergé constituant l'autorité la plus légitime sur terre. Pour Hobbes, le règne de Dieu est à comprendre tout différemment : Dieu a régné dans le passé sur le peuple juif via Moïse, et il régnera à nouveau dans le futur via le Christ, lorsque celui-ci reviendra, après la résurrection des corps, gouverner les élus dans sa nature d'homme, en « lieutenant de Dieu » sur terre. Mais pour ce qui est du temps présent, le « royaume de Dieu » n'est pas d'actualité. En attendant le retour de Dieu sur terre comme Roi, nous sommes livrés à nous-mêmes dans un monde purement humain. Dieu n'intervient plus dans le politique. On n'obéit donc plus au souverain parce qu'il est envoyé de Dieu ou parce que son pouvoir serait « spirituel », mais parce que c'est ce qu'il y a de plus sûr dans un monde profane où l'homme mesure chaque jour sa finitude. Situation certes inconfortable, mais qui seule permet une vraie émancipation : le politique est maintenant considéré comme créé par les hommes indépendamment de toute référence à une révélation surnaturelle.

¹⁷ Hobbes, *Léviathan*, op. cit., fin du chp. XII.

¹⁸ « De même que les mensonges humains sont tissés, de même ils sont défaites : cela s'effectue de la même façon, mais en sens inverse », Hobbes, *Léviathan*, op. cit., chp. XLVII, p. 945.

¹⁹ Ce que nous nommons ici « généalogie des illusions » fait l'objet des chapitres XLIV, XLV et XLVI du *Léviathan*. Nous en reprenons les principales idées dans les paragraphes ci-dessous.

²⁰ Issues de sources diverses : démonologie, fausse philosophie grecque, histoire frelatée et traditions fausses (voir chp. XLIV, p. 837)

²¹ Hobbes, *Léviathan*, op. cit., chp. XLIV, p. 863.

Enfin, en troisième lieu, Hobbes s'oppose à toute forme de magie et décrète la fin des miracles et des prophéties. Officiellement, Hobbes reconnaît la *possibilité* des miracles et des prophéties, et donc de la révélation. La Bible évoque en effet de nombreux miracles : « outils divins » servant à asseoir l'autorité des prophètes, ils forcent l'admiration des hommes par leur caractère à la fois rare et inexplicable rationnellement. Mais précisément, ce qui est rare ou incompréhensible pour les uns ne l'est pas nécessairement pour les autres. Il en va là du degré d'expérience et de science de chacun. Beaucoup de filous ont ainsi réussi à faire passer pour des miracles ce qui n'était que duperies, tours de magie. Distinguer les uns des autres s'avère donc très complexe... Hobbes parvient néanmoins à trancher au moins pour son époque puisque, selon lui, l'homme du 17^{ème} siècle a tant progressé qu'il connaît désormais beaucoup mieux les causes des phénomènes et a tendance à ne plus rien interpréter comme un miracle. Ce n'est plus un moyen divin efficace, et Dieu ne fait donc plus de miracles... Dès lors mieux vaut s'en tenir à la seule véritable prophétie : celle qui est contenue dans l'Écriture.

La question cruciale qui se pose désormais est la suivante : qu'est-ce qui, d'après la Bible, est nécessaire au salut du chrétien ? Seulement deux choses en réalité : foi dans le Christ et obéissance au souverain. L'Écriture nous recommande en effet d'obéir à notre souverain, dans tous les cas (même si c'est un païen !) ; il va de soi pour Hobbes que le pouvoir ecclésiastique n'échappe pas à cette règle : il doit être entièrement subordonné au pouvoir temporel. Quant à la foi, elle se résume à un seul article : « *L'unique article de foi que l'Écriture rende purement et simplement nécessaire au salut est celui-ci : que Jésus est le Christ. Par le nom de Christ, on entend le roi que Dieu avait promis auparavant, par les prophètes de l'ancien testament, Qu'il enverrait dans le monde pour régner (sur les Juifs et sur telles autres de ces nations qui croiraient en lui) sous lui, éternellement, et leur donnerait la vie éternelle perdue par le péché d'Adam* »²². Il n'y a rien de plus à tirer des Écritures, et surtout pas les dogmes extravagants des théologiens. La foi est une chose extrêmement simple, accessible aux esprits les plus limités.

Dans cette version exotérique, il s'agit pour Hobbes de revenir au christianisme des débuts, sorte de religion très simple opposée à toutes les autres religions, y compris au christianisme corrompu du 17^{ème} siècle. A condition qu'on le débarrasse de toutes les inventions humaines qui l'encombrent, le christianisme constitue une bonne base morale pour l'État hobbesien ; il est parfaitement compatible avec la théorie politique de Hobbes et avec la liberté de philosopher en général. Il est donc recommandable à tous les lecteurs modérés, qui ne sont pas des philosophes, mais des croyants sincères. Ceux-là pourront se rallier à la théorie hobbesienne sans renier leur foi.

Message ésotérique

Pourtant, Hobbes ne s'en tient pas à cette version explicite. A bien y regarder, apparaît entre les lignes une philosophie matérialiste et déterministe, critique et démystifiante, qui exclut le surnaturel et opère ainsi une critique radicale de toute religion. En effet, si l'on poursuit jusqu'au bout la logique de la fin du chapitre XI et celle du chapitre XII (sur l'origine de la religion), et si l'on met en parallèle des bribes de

²² Hobbes, *Léviathan*, op. cit., chp. XLIII, p. 817.

textes dispersés à différents endroits du texte, on s'aperçoit que la différence entre religion et superstition s'estompe, faisant basculer la « religion vraie » elle-même du côté de l'imagination.

Regardons-y de plus près en rapprochant des passages disjoints du *Léviathan*. Au chapitre VI, Hobbes oppose la religion vraie aux autres religions et aux superstitions : « *La peur d'une puissance invisible simulée par l'esprit ou imaginée à partir de récits autorisés se nomme religion ; si ces récits ne sont pas autorisés, elle se nomme superstition. Et quand la puissance imaginée est véritablement telle qu'on l'imagine, on l'appelle vraie religion* »²³. Il semblerait dans un premier temps que la différence entre la religion vraie et les autres religions vienne de son objet : la puissance invisible qu'elle craint est bien « telle qu'on l'imagine », autrement dit elle existe bel et bien, contrairement à ces créatures de fiction basées sur l'invention pure ou le récit. Pourtant, dès le chapitre XI, un soupçon par rapport à cette première définition de la religion vraie naît d'une nouvelle affirmation de Hobbes : nous ne pouvons avoir ni idée, ni image de Dieu, mais seulement supposer l'existence d'une cause première *appelée* Dieu à partir de l'observation de l'ordre admirable de la nature. Le Dieu dont il est ici question ne se laisse précisément pas « imaginer ».

De plus, ce passage²⁴ semble mettre en opposition deux attitudes relevant de choix existentiels incompatibles : l'attitude religieuse qui consiste à expliquer le monde par des puissances invisibles inventées de toutes pièces et l'attitude scientifique qui vise à l'expliquer par des causes naturelles²⁵. Dans le premier cas, c'est la crainte et l'ignorance qui dominent, dans l'autre c'est la curiosité (ou « amour de la connaissance des causes ») qui l'emporte sur les autres passions. Il est vrai que, même guidé par la curiosité, on est toujours tenté d'appeler « Dieu » la cause première que l'on cherche à deviner derrière toutes les autres. En ce sens, le monothéisme convient mieux que le polythéisme à un esprit curieux des causes²⁶. Mais l'aboutissement de la démarche scientifique ne consisterait-il pas à se passer de la référence à un « Dieu » ?

La notion de « religion vraie » revient pourtant quelques pages plus loin, au chapitre XII, opposée cette fois aux religions païennes de l'Antiquité inventées par les dirigeants pour mieux gouverner la foule. La religion vraie serait, quant à elle, « implantée » par Dieu lui-même : Dieu gouverne et donne ses lois au peuple par le biais d'une révélation. Tel a été le royaume de Dieu sur les Juifs du temps de Moïse. Mais qu'en est-il du christianisme ? D'une part, Hobbes n'a cessé de rappeler que Jésus n'est pas venu sur terre en chef d'Etat : ceux qui prétendent parler en son nom ne détiennent donc aucun droit de commander aux autres hommes. D'autre part, l'histoire du christianisme relatée par Hobbes dans les chapitres XI et suivants laisse entendre que la doctrine chrétienne consiste en grande part en dogmes inventés au cours des siècles, indépendamment de la « parole de Dieu » contenue dans le Nouveau Testament. Cet aperçu historique ne fait que confirmer l'idée émise incidemment selon laquelle la foi est une construction sociale qui se transmet de génération en génération par l'autorité des pères, et qui se maintient tant que les représentants de la religion parviennent à garder la confiance de la

²³ Hobbes, *Léviathan*, op. cit., chp. VI, p.132.

²⁴ Hobbes, *Léviathan*, op. cit., chp. XI, p. 196-198.

²⁵ Hobbes, *Léviathan*, op. cit., chp. XI, p. 197-198.

²⁶ Hobbes, *Léviathan*, op. cit., chp. XII, p. 202.

multitude²⁷. Si même on décidait de remonter à la source, on s'apercevrait que la Bible est elle-même un artefact humain riche d'interventions diverses²⁸. Ce travail d'historicisation et de relativisation du phénomène religieux, s'il est bien compris, ne peut laisser la foi indemne. Ressaisie comme objet de culture, aucune religion ne peut se prétendre « vraie religion ».

Quand bien même il resterait un doute quant à la véracité de la révélation, le matérialisme et le déterminisme de Hobbes, pris au sérieux, s'avèrent incompatibles avec le système même de la révélation. Sans cesse dénoncés comme des moyens de dominer les foules superstitieuses, le miracle et la prophétie sont avant tout rejetés par Hobbes pour leur irrationalité. En effet, pour un homme de science, l'explication surnaturelle n'a aucun intérêt en soi, puisque le monde est déterminé par des lois de nature qu'il s'agit précisément de déceler. Pourquoi ferait-il une exception pour la religion chrétienne ?

Finalement, il semble bien que le Dieu des chrétiens avalisé dans la lecture exotérique du *Léviathan* – ce Dieu dont Hobbes nous dit qu'il régna sur les hommes du temps de Juifs et qu'il reviendra régner sur les élus à la résurrection des corps – a bien peu à voir avec le Dieu de scientifique qu'il nous présente aux chapitres XI et XII comme cause première de toute chose. Ces Dieux-là n'ont en commun que le nom. Et plus Hobbes tentera de définir le Dieu cause première, plus l'écart se creusera : dans l'appendice du *Léviathan* de 1668, Hobbes réaffirme explicitement que Dieu est un « corps »²⁹; plus tard il dira qu'il est « un esprit corporel très pur et très simple », indivisible, infiniment fin, intelligent et omnipotent³⁰.

Face à ce « Dieu » vidé de sa substance chrétienne et complètement redéfini, il n'y a aucune religion possible. Cette représentation ne suscite en effet ni peur, ni obéissance. C'est donc désormais une autre instance qui doit assurer le lien social. Et c'est tout le défi de Hobbes : proposer une théorie politique qui puisse faire l'économie de Dieu.

Deux publics, deux objectifs, deux stratégies

Il serait pourtant faux de dire que toute l'entreprise de Hobbes dans le *Léviathan* consiste à détruire la religion. S'il y a bien une critique radicale de la religion dans le discours ésotérique, cela ne disqualifie pas pour autant le discours exotérique, du moins dans sa fonction pratique. On peut supposer en effet que Hobbes s'adresse à deux publics en même temps : au premier il propose une sorte de réforme intra-imaginaire, qui ne vise pas à lui faire abandonner le christianisme mais à revenir à une forme de religion beaucoup plus sobre et moins obscurantiste ; au second public – les rares apprentis-philosophes – il tient un discours beaucoup plus scientifique qui peut se passer de toute référence au dieu chrétien et, *in fine*, à tout "dieu". Dans les deux cas, il y a bien une visée politique : pour les citoyens croyants, il s'agit de les débarrasser de la terreur des puissances invisibles et de leur permettre ainsi d'obéir au souverain civil en

²⁷ Hobbes, *Léviathan*, op. cit., chp. XII, p. 214-215.

²⁸ Hobbes, *Léviathan*, op. cit., chp. XXXVI.

²⁹ Hobbes, *Léviathan*, Trad. du latin par F. Tricaud et M. Pécharman, Paris, Vrin & Dalloz, 2004, p. 547.

³⁰ Hobbes, *Réponse à un livre publié par le Docteur Bramhall intitulé La capture du Léviathan*, Trad. Franck Lessay, Paris, Vrin, 1993, p. 182-189, p. 228.

toute bonne conscience (Dieu ne leur demande pas autre chose). Pour les autres, il s'agit de comprendre l'ensemble du système de Hobbes et de passer ainsi d'une compréhension imaginaire à une vue scientifique de la nature et du pouvoir politique.

A ces deux discours correspondent deux stratégies subversives pour déjouer la censure. Dans le discours exotérique, Hobbes retravaille de l'intérieur la doctrine chrétienne : il en accepte les présupposés majeurs pour mieux en détourner le sens. Dans le discours ésotérique, il ne s'agit plus de faire la moindre concession à l'orthodoxie mais bien d'exposer « entre les lignes » une critique radicale de toute religion.